

Album '50'

Histoire et esthétique de l'album pour enfants en France depuis les années 1950

[À propos](#)

[Crédits](#)



Album '50'

Ce carnet de recherches suit au jour le jour les errements d'une recherche consacrée à l'histoire et à l'esthétique de l'album pour enfants en France depuis les années 1950.

Catégories

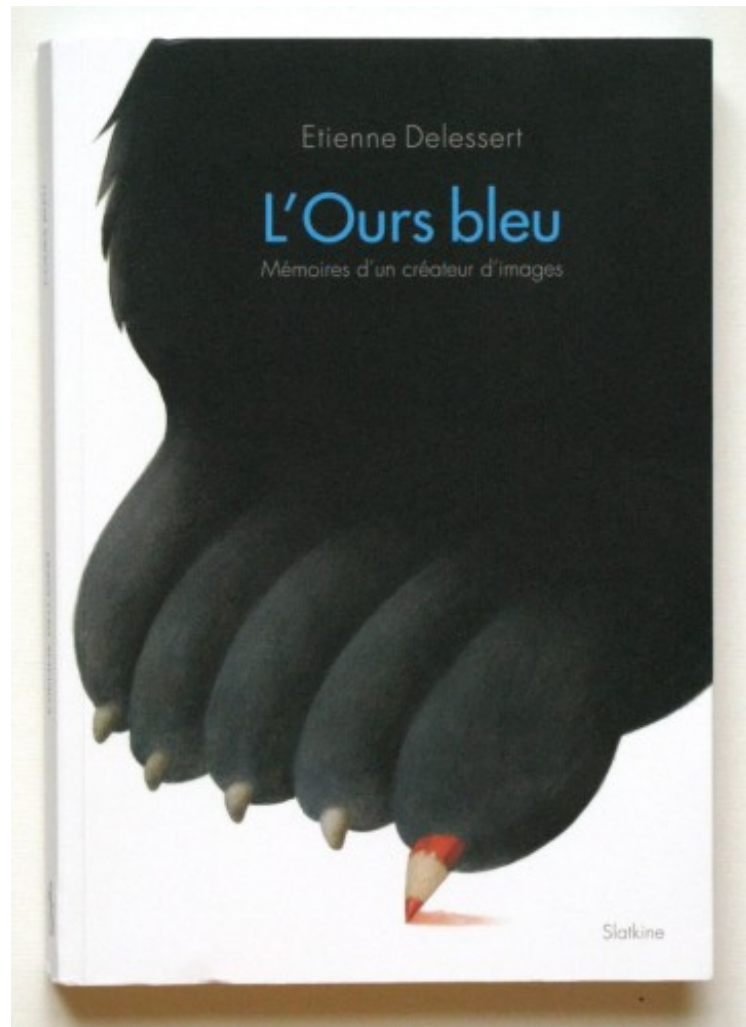
[Bibliographie & documentation](#)

[Colloques & conférences](#)

Etienne Delessert

🕒 19 janvier 2016 📁 Bibliographie & documentation

(source de l'image: <http://nccil.org/experience/artists/Delessert/>)



En 2015, les éditions Slatkine ont publié, sous le titre *L'Ours bleu*, les “mémoires d'un créateur d'images”, Etienne Delessert. Tous ceux qui ont grandi avec Yok-Yok et la souris qui avait pris une pierre sur la tête seront sûrement séduits par ces souvenirs variés, mais le livre, au-delà de la nostalgie, intéressera ceux qui portent une attention particulière à l'art de la création d'images, et à ce que signifie “éditer”. En effet, dans ce livre, au-delà des souvenirs parfois anecdotiques qu'il délivre, Etienne Delessert brosse un tableau informé et sans concession de l'édition d'albums et de livres illustrés, autant en France qu'aux États-Unis.

Les revues comme creuset

Colloques & conférences

Démarches, théories & réflexions personnelles

Editeurs

Expositions

Parutions

Styles & techniques

Mots-clés

Alain Le Foll **album** analyse formelle André François architecture bande dessinée bibliothèques cartonné Corée critères dessin Edward Gorey Elzbieta famille FOAD Garth Williams genre Gustave Doré géographie Harlin Quist iconotextes **illustration** imagerie Jacques Les Scanff John Burningham Le Cerf Little Golden Books littérature pour la jeunesse Margaret Wise Brown Maurice Cocagnac Maurice Sendak narrateur iconique narrateur indigne de confiance narration patrimoine **Petits Livres d'Or** pédagogie Robert Delpire Rojankovsky récit dans le récit style séminaire temporalité théorie typographie

Liens vers des recherches

Comicalités

Iconocontes

Le Magasin des Enfants Blog de l'Association Française de Recherches sur

Delessert se livre d'abord à un hommage mérité à la revue *Graphis*, publiée en Suisse à partir de 1944 par le graphiste Walter Herdeg. Ce dernier en assure tout le travail, de manière autoritaire, avec un flair absolument sûr, qui en fait une revue scrutée dans le monde entier.

« Son comportement dictatorial était à l'opposé de celui des éditeurs et directeurs artistiques d'aujourd'hui, intimidés et vacillants sous les gifles d'un marketing réducteur. Là où passe le marketing, l'herbe ne repousse pas et le monde des images se retrouve fatigué et vulgaire. » (p.29)

Le marketing est en effet l'une des "bêtes noires" de Delessert dans ce volume — à juste titre lorsque, dans les revues spécialisées, la presse d'information générale, ou l'édition, il a remplacé le choix éclairé, la culture et l'audace des directeurs artistiques comme Herdeg. Si *Graphis* a été une revue si estimée, si suivie dans le milieu international du graphisme et de l'illustration (il revient à plusieurs reprises sur le célèbre numéro 131 de 1967 mettant à l'honneur, pour la première fois, les illustrateurs pour enfants), Delessert rappelle bien qu'aucun organe de presse n'est jamais une institution : tout tient au contraire à des personnes et des personnalités, à l'exigence de leur regard, à leurs culture, et leur foi dans ce qu'"illustrer" veut dire. Ainsi, lorsqu'en 1986 la revue est transportée de Suisse à New York par Martin Pedersen, elle perd son âme.



n°131 (1967) de la revue Graphis, consacré à l'illustration pour enfants.

L'hommage aux artistes admirés et

les Livres et Objets Culturels de l'Enfance

[Strenæ](#) Revue de recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance

[Territoires de l'album](#) Le 'carnet de recherches' de Christophe Meunier, docteur en géographie, qui s'intéresse à l'espace dans l'album pour enfants.

Blogs consacrés à l'album et à l'illustration

[50 Watts](#)

[Amis du Père Castor](#)

[Chez les libraires associés](#)

[Janine Kotwica](#)

[Le blog de Loïc Boyer](#)

[Les amis d'André Hellé](#)

[Mémoire d'images](#)

[Nine Kinds of Pie](#)

Promotion du livre auprès des tout-petits

[ACCES](#)

[ACCES-Armor](#)

aux éditeurs estimés



Bernard NOËL, Alain LE FOLL, Simbad le marin. Paris : Delpire, 1969 (Actibom).

Ce livre de souvenirs est scandé par les noms des artistes qui ont inspiré Delessert. Ce sont d'abord les grands aînés : André François, souvent cité, Topor, Edward Sorel, Saül Steinberg, Heinz Edelmann (il a aidé sa veuve à lui consacrer une exposition rétrospective, *Noirs Desseins*), Alain Le Foll dont il a rédigé un magnifique hommage pour [le site Ricochet](#). Il raconte aussi comment, avec Rita Marshall, il a découvert Stasys Eidrigevicius et Roberto Innocenti.

Mais à parts quasi égales, Delessert rend hommage aussi aux éditeurs sans qui ces artistes n'aurait pas pu produire de livres (c'est aussi l'esprit de l'article de Michel Defourny, "50 ans d'éditions d'albums", au sein du volume *Dans les coulisses de l'album: 50 ans d'illustration pour la jeunesse*, Orléans: CRILJ, 2015). De Robert Delpire, éditeur inspiré et visionnaire, qui fait découvrir André François et Alain Le Foll (voir le n° de la revue *Strenæ* consacré à [Robert Delpire](#)), il écrit :

« Delpire avait une quinzaine d'années de plus que moi et donnait l'impression de ne vouloir travailler qu'en clan fermé. Il était à mes yeux le seul éditeur moderne à Paris qui prenne des risques et publiait des ouvrages pour enfants bousculant les conventions d'alors. » (p.65)

L'intérêt de ce livre, me semble-t-il, tient dans la manière dont il souligne cette fonction fondamentale des éditeurs dans la création — fonction remise en question actuellement.

Agence "Quand les livres relient"

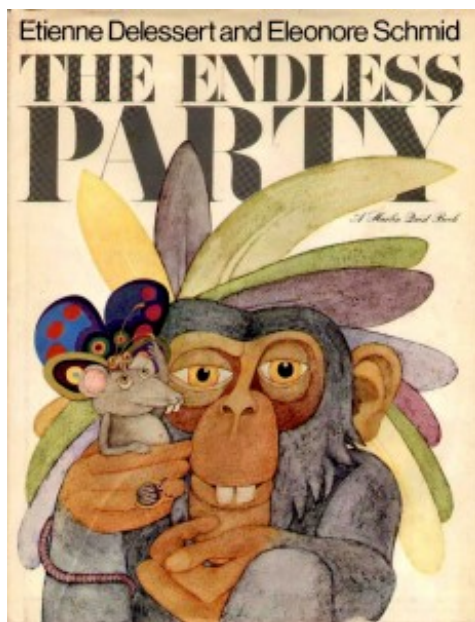
Lire à Paris

Lis avec moi

Livre Passerelle (à Tours)

Sa reconnaissance va ainsi aux éditeurs qui ont accompagné sa carrière tout au long de ces décennies ; “reconnaissance” non pas au sens de “gratitude”, mais bel et bien d’aveu d’estime mutuelle. Ce sont Bertil Galland (qui fait renaître les *Cahiers de la Renaissance Vaudoise* avant de lancer de nombreux projets éditoriaux), Yves et Mijo Beccaria, à qui le lie un long compagnonnage pour les divers magazines de Bayard Presse Jeunesse, dans une moindre mesure Harlin Quist, dont il salue l’audace et l’intuition, tout en déplorant, en termes très crus, la malhonnêteté. De ce dernier et de son associé français François Ruy-Vidal, il écrit en effet :

« Les deux comparses avaient un charme certain. Il est bien dommage que ces éditeurs courageux se soient révélés des escrocs de première force : à part de très modestes avances, nous n’avons pas touché un centime par la suite, alors que les coéditions internationales et les réimpression se multipliaient. » (p.85)



Etienne Delessert n’est pas dupe des discours lénifiants qu’on se plaît à laisser circuler sur le monde de l’édition pour la jeunesse. Il n’a pas de termes assez durs pour évoquer ses conflits avec Ruy-Vidal, et il évoque l’éviction de son ami Christian Gallimard de la maison mère avec une crudité qui tranche sur le ton enjôleur employé pour les célébrations du centenaire de la prestigieuse maison... De même, sa vision de l’aventure Gallimard Jeunesse rompt avec la légende dorée qui encense Pierre Marchand¹ (et passe souvent sous silence la personnalité de son partenaire, Jean-Olivier Héron) :

« Pierre préférait les séries encyclopédiques, où vingt auteurs se

partagent la tâche. Pas besoin de faire vraiment connaissance, on peut manier la caresse et le fouet, humilier les collaboratrices qui vous entourent, déchirer les maquettes, exploser en de brusques rages. [...] Il affirmait s'agenouiller pour prier chaque matin au pied du lit et acheter ainsi les indulgences qui lui permettraient tout au long de la journée de ruser, mentir, hurler et lapider quiconque ne partageait pas son élan. Pierre régnait par la peur ; on se demandait chaque jour : « Comment est-il ce matin ? »

Il savait aussi être Pierre charmant. Pas nécessaire d'être aimable pour être aimé. Il annonçait souvent à Jean-Olivier : « je vais me mettre en colère dans dix minutes » - sans raison ni motif, quel que soit l'interlocuteur, injuriant grossièrement et mystifiant ses collaborateurs proches.» (p.145)

Pourtant le départ de Pierre Marchand lui semble avoir signé la fin de l'invention chez Gallimard Jeunesse :

« Le marketing dicte maintenant la couleur des rééditions, on paie cher la publication interminable des aventures d'un Petit Prince obstinément ressuscité et redessiné pour vivre des aventures falotes, les albums de fiction disparaissent lentement pour privilégier des séries pour tout petits à partir d'âneries « trottoyantes »... et que dire du meurtre sadique du Petit Nicolas de Sempé ? » (p.155)

Ce regard amer sur l'édition d'album contemporaine ne l'empêche pas de célébrer quelques éditeurs français, dont il estime l'engagement : Christian Bruel, Olivier Douzou au Rouergue, Brigitte Morel aux Grandes Personnes, Christine Morault chez MeMo, Francine Bouchet à la Joie de lire, Valérie Cussagnet aux Fourmis rouges. Car ce qu'il a en vue, en permanence, c'est la qualité de l'illustration – pas seulement celle du dessin, mais

bien celle du travail qui associe un illustrateur et un éditeur, autour d'un livre ou d'une revue.

Une défense de l'illustration

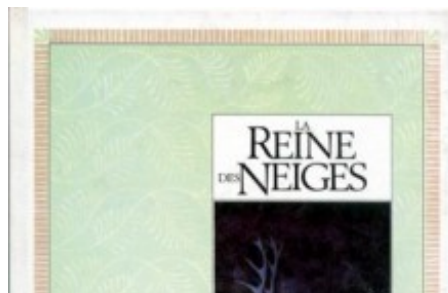


Ce qui, à mon sens, constitue le plus grand intérêt de ce livre, ce qui à la fois explique et justifie sa sévérité à l'égard des éditeurs qui déméritent, c'est donc la défense permanente d'une très haute idée de ce qu'est l'illustration. Delessert se révèle aussi exigeant comme lecteur d'illustrations que comme illustrateur lui-même, et sa "défense" commence par

l'hommage rendu aux livres qui l'ont conduit lui-même sur cette voie. Il place au-dessus de tout les *Lettres des îles Baladar* de Prévert et André François publiées à la NRF en 1952² :

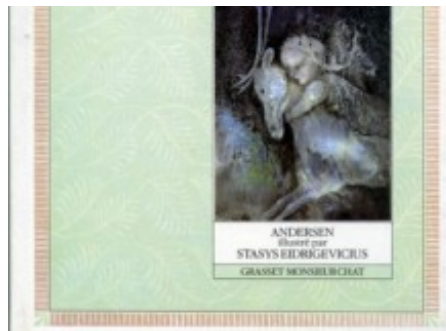
« Dans cette Lettre dont le texte était de Prévert, il avait su mettre en scène un étonnant spectacle, changer de rythme, alterner le brut et le raffiné, brosser avec ironie le portrait d'une époque et, par un peu de perspectives folles, faire basculer mon horizon. » (p.65)

Il a les mêmes attentions pour évoquer un livre dont il est l'éditeur, comme par exemple lorsqu'il évoque la rencontre avec Stasys Eidrigevicius, et la manière dont ce dernier a illustré *La Reine des neiges* pour le label "Monsieur chat", qui en France était co-édité par Grasset-Fasquelle :



« La première image du livre nous

rassura : en introduction, la petite héroïne s'accroche à un arbuste, agenouillée dans une neige d'ours, de lièvres et d'oiseaux blancs. Au fil de l'histoire affleurent les thèmes de Stasys, les griffes d'une vieille femme coiffent la petite fille, le bec d'un énorme corbeau bloque la porte om elle doit pénétrer, les trognes plissées et inquiétantes des voleurs, ce va-et-vient entre la rude réalité et les déchirures de l'inquiétude... Et ce visage de la reine des neiges au regard lointain : c'est ainsi que j'imagine Stasys lors de notre première rencontre. » (p.188)



La “défense & illustration” de l'illustration procède ensuite de manière offensive. Delessert veut défendre son art sur deux fronts : celui des Beaux-Arts, dont il considère qu'il est désormais vendu aux marchands, mais sans qu'il reste nulle part la moindre considération pour cette branche de l'art qu'on appelle, avec un peu de dédain, les “arts graphiques” ; mais aussi celui de l'édition (édition de livres, presse magazine), dont il déplore là encore l'assujettissement aux règles du seul profit. Delessert célèbre au contraire cette époque, peut-être un peu mythifiée, où les arts graphiques remplissaient pleinement les missions que les sociétés modernes ont assigné à l'art, notamment celle de porter avec audace l'identité d'une époque, par la subversion:

« Depuis plus de cinquante ans l'art graphique est en prise bien plus directe avec les turbulences de nos sociétés qu'un art pur si bien protégé commercialement par les musées, galeries et critiques. Un art pur devenu officiel et parfaitement ennuyeux et dont la valeur, artificiellement soutenue, n'est que monnaie d'échange. Les meilleurs artistes graphiques sont infiniment moins commerciaux que les « purs » qui se soumettent, jusqu'aux plus grands, aux règles et au pouvoir des marchands. L'art de Folon, dans les années 1960-1970, était considéré

comme politiquement subversif ! Et Milton Glaser, Seymour Chwast, Paul Davis, tous de Push Pin Studio, ont tracé un portrait vif de ces années aux USA, par les idées que proposaient leurs dessins Leur art était tout aussi pertinent que celui des premières vedettes du Pop Art. En fait, avec Heinz Edelmann (du Yellow Submarine), Roland Topor, Brad Holland, Alain Le Foll et André François, ils étaient le vrai Pop Art ! L'art populaire. Et Ronald Searle en Angleterre, Siné en France, Robert Crumb, Edward Sorel, R.O. Blechman et David Levine en Amérique, scrutaient notre époque d'un œil féroce. » (p.75)

C'est à une éditrice qu'il cède alors la parole pour exposer les mérites de l'image d'illustration, notamment lorsqu'elle s'adresse à l'enfance. Il cite une longue lettre écrite en 1984 par Judy Garland, alors directrice artistique de la revue de Boston *The Atlantic Monthly*:

« J'ai une théorie là-dessus : toute votre vie, vos sentiments et vos pensées sont complexes mais, quand vous êtes enfant, votre vocabulaire est si réduit que vos tentatives pour les exprimer sont forcément simplistes. Vous êtes obligé d'abandonner la plupart de vos idées ou visions les plus intéressantes, vous refoulez vos peurs les plus intimes, parce que vous manquez de mots pour les révéler. Les grandes personnes (bien des parents) oublient qu'elles ont eu des angoisses, des idées inédites ou de profondes pensées dans leur enfance, c'est pour cela qu'elles ont du mal à les reconnaître et à savoir qu'en faire, une fois adultes. [...] Mais ces sensations précises, spontanées, ne disparaissent jamais. Elles s'expriment dans les rêves et les cauchemars des enfants. Et sans réussir nécessairement à en parler, je crois que l'on se rappelle toute la vie ces images oniriques. Fort heureusement pour nous Etienne Delessert non seulement se les rappelle, mais possède la faculté extraordinaire de les dessiner. Par le biais de ses couleurs, de ses

ombres, des nuages, de ses animaux, ses fantômes, ses visages sympathiques, il dévoile les complexités de l'enfance tout en mettant en lumière certaines des vérités premières de l'âge adulte. Je crois que c'est là que réside son secret... » (p. 197)

Un monde sans culture visuelle

Etienne Delessert semble considérer qu'hélas, la presse et l'édition d'aujourd'hui ne font plus confiance à l'image, ni comme moyen d'expression d'une pensée critique et politique, ni comme vecteur de rêve et d'inventivité dans le domaine de la fiction. La charge est violente, et elle interroge en effet sur cette "inculture visuelle" de notre époque pourtant saturée d'images :

« Depuis une dizaine d'années le paysage éditorial a radicalement changé. L'insécurité du travail dans les magazines et quotidiens a modifié les rapports entre les directeurs artistiques et les responsables éditoriaux. Ceux qui jusqu'alors défendaient des images fortes sont devenus prudents, voire craintifs. Les editors ont le dernier mot, alors qu'ils sont, hélas, trop souvent visuellement illettrés. C'est ainsi que des publications qui donnaient le ton, le New York Times, le New Yorker, ou The Atlantic, ont adopté de nos jours une parfaite banalité visuelle. Il y a bien des images, mais elles sont plates, décoratives, n'exprimant aucune idée capable d'émouvoir, de surprendre. Du graphisme utilitaire. Le style du moment.

Il faut dire que les écoles d'art sont aussi responsables, car les graphistes qui pourraient devenir directeurs artistiques en publicité ou en édition n'ont aucune idée de la richesse du dessin graphique. [...] La nouvelle génération de directeurs artistiques, au Times par exemple, n'a plus aucun poids face à la rédaction ; souvent leur ignorance désarme : ils ont l'inculture arrogante ! Les images qu'ils choisissent n'apportent

que des surfaces graphiques lisses, n'exprimant aucune pensée. Plus le temps passe, plus le public va se faire à l'idée que les artistes graphiques sont des fonctionnaires. Que sont devenus les Henry Wolf, J.C.Suarès, Judy Garlan, Jerelle Kraus, Steven Heller ? Ces directeurs artistiques savaient faire chanter les images et défendre les idées visuelles... » (p.221)



*(c) Etienne Delessert pour
<http://www.hebdo.ch>*

Il évoque avec émotion sa participation au journal de Siné (*Siné Hebdo*, devenu *Siné Mensuel*), dont les dessins lui ont, jadis, donné envie de dessiner lui-même ; mais à la même période, une collaboration avec le magazine suisse *L'Hebdo* s'interrompt au bout de quelques mois :

« du rédacteur en chef au directeur artistique, personne ne comprenait vraiment comment utiliser le dessin éditorial de façon moderne. De petits cartoons sans importance, oui, mais pas de dessin graphique. Pas d'émotion. » (p.225)

C'est cette double exigence qui fait à mon sens d'Etienne Delessert un illustrateur unique : exigence d'inventivité pour la fiction, notamment quand elle s'adresse à l'enfance ; exigence de pertinence et d'audace intellectuelle et politique dans le dessin de presse qui s'adresse, lui, à des adultes matures. Or c'est la même déperdition de culture visuelle qu'il déplore à la fois chez les patrons de presse (il est sévère avec le *New Yorker* ; « *Le Mot a gagné complètement la bataille* » écrit-il p.199) et chez les éditeurs pour la jeunesse (« *Il est bien loin le temps des arrière-boutiques où Ursula Nordstrom et quelques autres dames*

disposaient d'une grande liberté d'action et pouvaient façonner à loisir la carrière des jeunes Maurice Sendak et Tomi Ungerer », p.225), voire chez les critiques eux-mêmes :

« Aux États-Unis, en littérature pour la jeunesse, il n'existe pas de critique intelligente qui puisse former le goût d'un large public : le New York Times, une fois encore, a abandonné toute responsabilité en ce domaine. Aucune envolée dans ses pages, aucun point de vue pertinent dans les analyses que l'on peut comparer à des communiqués de presse payants. Et la célébration annuelle des « Dix meilleurs livres illustrés de l'année » vire à l'enterrement de la profession. Les universités, comme en Europe, ont des départements de littérature pour la jeunesse, mais les chercheurs n'ont aucun impact, aucune influence sur un large public. Le sort des livres, aux États Unis, est entre les mains du clan des bibliothécaires. Pour ceux-ci il n'est d'images digests que cuites et recuites. » (p.228)

Que retenir de ce livre, au-delà de l'amertume et de la déploration, au-delà même du cas singulier d'Etienne Delessert, à la carrière partagée entre la Suisse et les États-Unis, entre la presse et l'édition pour enfants, entre l'illustration et le dessin animé ? L'exigence, de toute évidence. Exigence de qualité dans l'invention. Exigence dans la réalisation parfaite des images elles-mêmes – quel dommage, à cet égard, qu'il soit impossible de visionner en plein écran le **petit film réalisé par le Centre de l'illustration de Moulins**, et qui le présente au travail, reprenant inlassablement ses images jusqu'à leur donner l'éclat et le velouté inimitables qui, depuis un demi-siècle, les rendent si fascinantes et uniques !



(c) Etienne Delessert. Source: <http://www.hebdo.ch>

1. les passages consacrés à Gallimard Jeunesse ont été mis en ligne par Etienne Delessert lui-même [sur le site Ricochet](#) [↔]
2. je renvoie au [bel article de Janine Kotwica](#) sur ce livre [↔]



Tweet



Share



← “La Rivière enchantée” de Maurice Cocagnac, deuxième partie Des albums pour enfants... pas pour les enfants? →

Laisser un commentaire

Votre adresse de messagerie ne sera pas publiée. Les champs obligatoires sont indiqués avec *

Commentaire

Notify me of followup comments via e-mail

Nom *

Adresse de
contact *

Site web

Laisser un commentaire

Administration

Archives

Connexion	février 2016 (4)
Flux RSS des articles	janvier 2016 (3)
RSS des commentaires	décembre 2015 (5)
Site de WordPress-FR	novembre 2015 (6)
	octobre 2015 (1)
	septembre 2015 (4)
	août 2015 (1)
	juin 2015 (2)
	avril 2015 (2)
	février 2015 (1)
	janvier 2015 (3)
	novembre 2014 (2)
	octobre 2014 (1)
	mai 2014 (2)
	avril 2014 (1)
	janvier 2014 (1)
	décembre 2013 (2)
	novembre 2013 (1)
	août 2013 (1)
	avril 2013 (3)
	mars 2013 (4)
	février 2013 (1)
	janvier 2013 (2)
	novembre 2012 (1)

[octobre 2012](#) (1)

[juillet 2012](#) (1)

[juin 2012](#) (3)

[mai 2012](#) (3)

[mars 2012](#) (3)

[février 2012](#) (2)

[janvier 2012](#) (3)

[décembre 2011](#) (1)

[novembre 2011](#) (3)

[octobre 2011](#) (2)

[septembre 2011](#) (1)

[juillet 2011](#) (2)

[juin 2011](#) (3)



Un carnet de recherche proposé par Hypothèses - Ce carnet dans le catalogue d'Hypothèses

Flux de syndication - Crédits - ISSN: 2118-982X

Fièremment propulsé par WordPress